

Connaissance
de
L'INCONSCIENT

BERTRAND D'ASTORG

Variations
sur l'interdit
majeur

Littérature et inceste
en Occident

nrf
Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1990.*

Extrait de la publication

NOTE DES ÉDITEURS

La rédaction de ces Variations était achevée quelques mois avant la mort de l'auteur, survenue le 21 octobre 1988. La tâche de l'éditeur était donc relativement simple : vérifier les différents états du manuscrit, là où demeurait une incertitude sur tel passage ou tel mot et choisir la version qui paraissait la plus satisfaisante ; corriger ici et là quelques légères erreurs qui n'auraient évidemment pas échappé à l'auteur s'il avait eu la possibilité de contrôler la dactylographie et les épreuves de son livre.

La seule difficulté sérieuse concernait la « Troisième variation » consacrée à L'Homme sans qualités. Bertrand d'Astorg avait en effet prélevé dans la troisième partie du roman de Musil intitulée « Vers le règne millénaire ou les criminels » un plus grand nombre de citations que celles qu'on trouvera ici. Nous avons pris le parti, suivant en cela un souhait formulé par l'auteur, d'en restreindre l'ampleur pour ne retenir que celles qui étaient en relation directe avec le thème évoqué.

Nous remercions vivement les Éditions du Seuil qui ont publié L'Homme sans qualités ainsi que Philippe Jaccottet, son traducteur, de nous avoir autorisés à reproduire les passages cités du roman.

Bertrand d'Astorg eût-il été satisfait de voir ses Variations paraître dans une collection aussi marquée par la psychanalyse que « Connaissance de l'Inconscient » ? Le fait qu'il ait consenti de son vivant à en confier un fragment à la Nouvelle Revue de Psychanalyse nous autorise, croyons-nous, à répondre par l'affirmative.

NIKÈ D'ASTORG
J.-B. PONTALIS

Entre la solution de l'énigme et l'inceste, il existe une relation... interne et de raison, et c'est bien pourquoi des civilisations aussi différentes que celles de l'Antiquité classique et de l'Amérique indigène peuvent indépendamment les associer. Comme l'énigme résolue, l'inceste rapproche des termes voués à demeurer séparés : le fils s'unit à la mère, le frère à la sœur, ainsi que fait la réponse en réussissant, contre toute attente, à rejoindre sa question.

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Dans sa fameuse leçon inaugurale de la chaire d'anthropologie sociale au Collège de France (5 janvier 1960), Claude Lévi-Strauss a montré – et même fondé – la corrélation entre l'énigme et l'inceste. L'énigme étant une question à laquelle on postule qu'il n'y aura pas de réponse, que le lecteur n'espère pas trouver ici d'explication à la réalité de l'inceste mais une tentative pour élucider comment l'inceste a été dans notre littérature (et celle de nos voisins) imaginé, c'est-à-dire mis en forme d'œuvre littéraire.

B. d'A.

VARIATION 1

O'Tahiti, 1768.

Dans ce milieu du xviii^e siècle où tout amour physique entre proches, interdit par les lois religieuses et civiles, est qualifié de crime – crime *odieux*, crime *inhumain*, crime *contre nature*,

pourquoi Diderot, prenant prétexte d'un récit de navigation aux Antipodes, s'avise-t-il de mettre en question le fondement du tabou, d'appivoiser l'idée de sa transgression, de conjurer dans un contre-discours la malédiction qui s'attache à... de réfléchir sur... de jouer avec...

en bref, d'inviter le lecteur à partager son questionnement, son attirance – ne parlons pas de goût – pour le contournement de l'antique interdit? Y aurait-il donc un plaisir à le célébrer

non pas tel qu'il peut être vécu : dissimulé, triste, sordide, offensant, destructeur, révoltant le plus souvent, immonde parfois, effet de la misère d'un milieu, de la débilité d'une famille, de la dépravation d'un individu, cause de dégénérescence, de stupidité et de suicide, blessure jamais refermée, aveu réservé au tribunal à huis clos, à la confession d'avant l'agonie, rumeur chuchotée autour de l'âtre dans les chaumières,

mais tel qu'il pourrait être, en un écrit : désempoigné alors, désouillé, lavé, lustré, pierre lisse dans le lit du limon natal, langage soudain déchiffré par un autre, message dissimulé dans la fente d'un mur – maître, géode éclatant sous la

poussée des cristaux –, souvenirs de l'enfance, philtre brûlant partagé avec effroi, diamant noir offert un soir d'orage à l'objet de mon adoration et de ma honte, ou encore fantasma ancien oublié-avoué dans une correspondance, dans une lettre unique d'adieu, dans un journal intime ou telle autre forme déguisée de l'aveu : poème, roman, opéra, tragédie en mémoire de la tragédie primitive?

L'inceste, quoi! – au même titre que toute transgression, toute errance aux confins, déviance, recul à pas lent, murmure dans les ténèbres, remontée des profondeurs du clan, fuite au long d'un sentier forestier, incident de frontière, cri, éclair, feu, éclairs,

(orage désiré), pur objet de littérature : l'inceste, enfin! Énigme...

*

Comment, pourquoi le philosophe arrive-t-il à en deviser? Quel besoin? Quelle urgence? Que cherche-t-il? Il vaut peut-être la peine de détordre les brins du cordage, de recomposer les circonstances et l'air du temps, bref de lire par-dessus l'épaule de Diderot, quand il prend connaissance de l'ouvrage qui vient de paraître avec grand succès (1771) : *Voyage autour du monde par la frégate du Roi « La Boudeuse » et la flûte « L'Étoile » en 1766, 1767, 1768 et 1769*, sans nom d'auteur, mais chacun le connaît : Antoine de Bougainville, Capitaine de Vaisseau qui a été le commandant de cette circum-navigation d'ordre du roi et a même ramené de Tahiti à Versailles un charmant sauvage que l'on nomme tantôt Aotourou, tantôt Louis de Cythère.

On peut toujours supposer que Diderot a pris de l'intérêt aux premiers chapitres relatifs à la traversée de l'Atlantique Sud, aux escales du Brésil et d'Uruguay et aux cérémonies de restitution à la couronne d'Espagne des îles Malouines – appropriées par des colons français. Ce dont on peut se porter garant, c'est que l'attention de Diderot, comme de tout lecteur (français), s'aiguise singulièrement quand les deux

navires, ayant passé le détroit de Magellan, voguant durant des mois dans le Pacifique désert, arrivent enfin, chapitre VIII, en date du :

6 avril 1768 – *A mesure que nous avons approché la Terre, les insulaires avaient environné les navires... Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont d'ordinairement elles s'enveloppent... Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elles. Je le demande : comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes, marins et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes?... Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés ; le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même.*

*

Il n'y a plus de doute, la rêverie millénaire des navigateurs d'Occident, ébauchée dès le récit des périples de Jason ou d'Ulysse va s'accomplir ici. L'utopie, à laquelle Diderot est plus encore sensible que nous, est à l'instant d'être localisée : il y a bien quelque part dans le monde, serait-ce aux Antipodes, une société d'hommes pacifiques et de femmes aimables, promptes à l'offrande, vivant librement des fruits de la nature, dans un climat ensoleillé et dans un paysage imaginé depuis l'enfance. Bougainville, d'un crayon léger, a dessiné celui-ci : *une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes et précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un village était bâti au pied...* Eaux douces qui se mêlent aux eaux salées ; de même si le bonheur est au point de mélange entre

rêverie et vécu, que de promesses sont faites à ces équipages qu'un ordre monarchique retient quelques minutes encore à la manœuvre et à ce capitaine qui exprime avec tant de mesure l'idéal antique de la domination (provisoire) de soi! Il y faut du mérite.

Car on arrive exténué, affamé, assoiffé, aveuglé par la luminosité du grand large. Le dernier contact avec des humains, ce fut, il y a quatre mois – Bougainville a compté un peu large – sur un rivage désolé de la Terre de Feu, la rencontre de quelques familles d'Indiens Patagons, dits Pêcherais – *ces sauvages sont petits, vilains, maigres et d'une puanteur insupportable... leurs femmes sont hideuses, des êtres craintifs, misérables, soumis à de terribles conditions de subsistance et de climat.*

Contact peu réconfortant, assombri par un accident déplorable : un garçon d'une douzaine d'années, le seul à présenter un visage avenant, est monté à bord de *L'Étoile* avec quelques hommes de sa parenté; ils y ont dévoré tout ce qu'on leur a présenté comme nourriture ou qui leur est tombé sous la main, le suif des chandelles et même du verre. Spontanément? Encouragés par des marins goguenards qui s'amuse méchamment de cette boulimie? Bougainville n'insiste pas. Voici l'adolescent, lèvres et bouche déchirées, qu'on redescend à terre – mais il a dû avaler des éclats de verre : estomac en sang, vomissements prolongés. Sa famille est au désespoir : l'affection est forte entre ces sauvages, il est évident qu'ils soupçonnent de maléfice *ces étrangers funestes qu'ils croyaient n'être venus que pour les détruire.* Le chaman de la horde est intervenu avec des poudres, des gesticulations, toute une manipulation qui redouble les souffrances du blessé, jusqu'à ce que le chirurgien du bord s'interpose pour administrer du lait et une tisane émolliente. Les Français sont navrés et chacun fait ce qu'il peut pour secourir ou consoler. Trop tard!... Des clameurs dans la nuit, des malédictions montées du rivage laissent présager une issue fatale : l'aube révèle un campement abandonné, la fuite en mer des sauvages sur une embarcation précaire.

Bougainville note avec mélancolie : *ils ont emporté de nous l'idée d'êtres malfaisants*. Ce n'est pas la seule fois qu'il exprimera, sans en prendre son parti, son appréhension des malentendus qui viennent dérégler les rapports entre hommes de coutumes et langues différentes; les malentendus, il le sait, peuvent être meurtriers.

Depuis le mois de janvier où *La Boudeuse* et *L'Étoile* ont débouqué avec peine de ce triste détroit de Magellan dans le Pacifique, seules ont été aperçues quelques îles basses où la mer brise avec fureur : deux fois s'en sont détachées des pirogues manœuvrées par des indigènes qui menacent de leurs lances les équipages déçus. On croirait que la nouvelle de l'enfant mort s'est répandue sur l'aile des albatros.

A bord, les vivres frais, l'eau s'épuisent. Le scorbut a fait son apparition. Les mâtures se détériorent. Que ce grand Océan est donc inhospitalier et vide, et introuvable ce fameux continent austral, cette quinte partie du monde, *terra australis nondum cognita*, dont les géographes ont lesté depuis trois siècles la base du globe terrestre, pour que son équilibre soit mieux assuré!

Chaque jour, pour augmenter les chances de la découverte, *L'Étoile* tire des bordées en marge de la route suivie et rejoint au couchant la frégate, où le chef d'escadre doute chaque soir davantage de ce continent inconnu. Mais n'y aurait-il pas chez tous, au plus profond, une autre déception : que reste introuvable, même à l'orient de l'Extrême-Orient, le lieu paradisiaque de l'innocence, de la vénusté, de l'abondance, dont la découverte a été sans cesse différée dans l'espace et le temps, alors que s'achève l'inventaire de la planète?

Voici qu'aux premiers jours d'avril, des îles surgissent enfin de la mer, des terres verdoyantes et montagneuses dont les flancs se couvrent de frondaisons jusqu'à se perdre au sommet dans les nuages. Des pirogues à balancier convergent vers les deux navires qui longent au plus près le récif corallien à la recherche d'un mouillage : elles sont chargées d'hommes rieurs qui brandissent, non plus des

massues ou des lances mais des palmes, des plumes, des régimes de bananes et de beaux coquillages, ou encore des paniers de fibre, des nattes merveilleusement tissées. Des échanges s'opèrent aussitôt par filets à bout de cordage : les Français donnent des clous, des miroirs et des perles de verre; il n'y a ni discussion ni marchandage, tout est de bonne foi et déjà d'amitié. Quand une rade enfin est jugée accessible et qu'y pénètrent les deux vaisseaux, le nombre des pirogues se multiplie, cette fois, les deux sexes et tous les âges s'y pressent. *Je le demande : comment retenir au travail...* Une jeune fille est grimpée à bord : elle laisse tomber négligemment le pagne qui la couvrait et paraît *aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots et marins s'empressaient...* On verra la suite.

*

Les Français, férus de mythologie, ont nommé spontanément cette île la Nouvelle Cythère; ils n'apprendront que plus tard que les habitants et les Anglais, depuis belle lurette, l'appellent Tahiti. Enfin, vient pour l'état-major le moment de débarquer, de pactiser, de prévoir avec les chefs du lieu les ravitaillements en bois et en eau, de choisir l'endroit de la plage où dresser les tentes d'infirmerie. L'accueil reçu est chaleureux; on échange des cadeaux, on visite les chaumières, on se promène dans les cocoteraies, on écoute une aubade de flûte (nasale); le chef Ereti s'efforce de répondre aux besoins de service exprimés par les officiers. Une seule fois, Bougainville perçoit une réserve : celle d'un noble vieillard, le père d'Ereti, qui évite de frayer avec les arrivants et ne répond même pas à leurs « caresses ». *Fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.* De qui faut-il admirer le plus la clairvoyance : celle du

vieillard ou celle de l'interprétation que Bougainville donne de son hostilité?

Au reste, les chefs de ces insulaires ne sont pas aussi insouciant qu'il semblerait à première vue : ils n'apprécient guère la garde armée qui est disposée autour des tentes sur la plage, ni que tout le monde ne remonte pas à bord pour la nuit. Réunis en conseil, ils font poser très vite par Ereti la question : combien de temps comptes-tu rester? Serait-ce pour toujours? Bougainville les rassure, le temps seulement d'une escale réparatrice, qu'il estime à dix-huit jours : *en signe duquel nombre je lui donnais dix huit petites pierres*. Demande rejetée : le conseil propose la moitié; Bougainville insiste, *et enfin ils y consentirent*¹.

Cette fois, l'espace (d'occupation de la plage) et le temps étant bien délimités, les meilleurs rapports se confirment entre insulaires et débarquants.

Il n'y a pas que le témoignage de Bougainville pour nous en assurer. Plus heureux que Diderot, nous possédons celui d'autres membres de l'expédition et Dieu sait si à l'époque on aime tenir sa plume! Chose rare, les témoins sont unanimes, quelles que soient les différences entre eux d'âge, de tempérament ou de rang : Duclos-Gayet, second sur *La Boudeuse*, Philibert (de) Commerson, savant naturaliste, Vivès chirurgien-major, Saint-Germain écrivain embarqué, Charles-Félix Fesche volontaire, pilotin en formation, Caro lieutenant des vaisseaux de la Cie des Indes, et pour symboliser les points extrêmes de cette société en raccourci : le jeune prince de Nassau-Siegen, puni de croisière pour cause de dissipation à la cour et Constantin, pilote sur *L'Étoile* et autodidacte².

Tous célèbrent les habitants de la Nouvelle Cythère. Ainsi

1. Le jeune C.-F.P. Fesche, dans son journal personnel de bord, indique : « Enfin par composition, ils (les notables) en accordèrent quinze à la sollicitation de ceux du conseil et principalement des femmes de ce Roi qui paraissaient fort bien disposées en notre faveur. »

2. Après deux siècles de publications tronquées ou confidentielles, nous possédons enfin cet ensemble de mémoires et journaux dans la monumentale édition due à Étienne Taillemite, *Bougainville et ses compagnons autour du monde* (1977, 2 vol., Imprimerie nationale).

l'emphatique Commerson : *Nés sous le plus beau ciel, nourris des fruits d'une terre féconde sans culture, régis par des pères de famille plutôt que par des rois, ils ne connaissent d'autre dieu que l'Amour. Tous les jours lui sont consacrés, toute l'île est son temple, toutes les femmes en sont les autels, tous les hommes les sacrificateurs*, et le naturaliste s'élevant d'un aspect particulier des mœurs à un jugement définitif sur l'évolution des sociétés, de conclure à *l'état de l'homme naturel, né essentiellement bon, exempt de tout préjugé et suivant sans défiance comme sans remords, les douces impulsions d'un instinct toujours sûr, parce qu'il n'a pas encore dégénéré en raison. Ô Héloïse, ô Jean-Jacques!*

Si l'accueil des vahinés a ému si fort nos équipages du XVIII^e siècle et, à leur suite, les lecteurs qui s'encharmaient de leurs récits, c'est que presque tous y voyaient une illustration d'idées en vogue : la bonté originelle de la « nature humaine », sa corruption en Europe par la loi sociale, par les institutions de la propriété ou du mariage et aussi la virginité mentale du sauvage. Même M. de Bougainville, qui a mené au Canada la vie rude des camps, se promène : *Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers... nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers... partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.* Au bout d'un tour du monde, ces quelques lignes feront le tour de l'Europe! De leur côté, les marins du roi font l'apprentissage des formes de l'hospitalité tahitienne : apprentissage, le mot n'est pas trop fort, car sa pratique est moins aisée que mille ans de rêveries ne le donneraient à penser. Mais quand on a été soumis, en ce qui concerne les relations amoureuses, au code occidental de la pudeur et du secret, à des interdits multiples, au discours sur la vertu de continence et sur le vilain de la bagatelle, à une éthique de la conquête par le mérite de l'homme et de sa récompense par la fidélité de la femme, comment répondre aux invites d'une demoiselle qui s'expose à bord ou s'offre devant son

BERTRAND D'ASTORG

Variations sur l'interdit majeur

Littérature et inceste en Occident

L'interdit majeur : celui de l'inceste, présent sous différentes figures dans toutes les civilisations et dont Lévi-Strauss a établi le lien intime avec l'énigme. Tous deux rapprochent des termes voués à être séparés.

Variations : on ne trouvera pas dans cet essai où s'entrelacent histoire et fiction une nouvelle « explication » de l'inceste mais bien des « variations », au sens musical du mot, marquant l'insistance du thème à travers la variété de ses mises en forme dans la littérature de l'Occident.

L'écriture à la fois poétique et savante, ironique et passionnée, de Bertrand d'Astorg nous convie non à une promenade littéraire mais à une exploration dans l'espace (des rivages de Tahiti au feu de l'Etna) et dans le temps (de Diderot à Musil en passant par Chateaubriand et bien d'autres), une exploration aussi riche en découvertes et en étonnements que le récit de navigation de Bougainville qui ouvre la première variation. Si le fil de l'inceste « adelphique » — préséance d'Antigone sur Œdipe —, particulièrement évident dans *L'Homme sans qualités* (troisième variation), court tout le long de ce livre, qui ne relève d'aucun genre et échappe à toute norme, il est sans cesse perdu et retrouvé, visible et voilé, transgressé et maintenu, tout comme l'interdit majeur.

Bertrand d'Astorg, poète et essayiste, est mort en 1988. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont Introduction au monde de la Terreur, Le Mythe de la Dame à la Licorne et Les Noces orientales.



9 782070 718474



Extrait de la publication ISBN 2-07-071847-6

98 FF tc